



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Cette Amérique qui ne veut pas mourir

NOUS SOMMES TÉMOINS D'ÉVÉNEMENTS DONT L'AMPLEUR NOUS ÉCRASE. LA DISPROPORTION SEMBLE RIDICULE AVEC DES ÉPOQUES OÙ LES CARACTÈRES NOUS SEMBLAIENT À LA HAUTEUR DES DÉFIS. À MOINS QUE CE SOIT L'INÉVITABLE DISTORSION DU TEMPS QUI NOUS LEURRE? QUI NOUS DIT QUE LES CONTEMPORAINS DE LA CHUTE DE CONSTANTINOPLE, DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE OU DE LA GRANDE GUERRE N'ÉTAIENT PAS AUSSI TIMORÉS, AUSSI INCOMPÉTENTS ET AUSSI CORROMPUS QUE CEUX QUI SE RETROUVENT À PILOTER NOS DESTINÉES ALORS QUE LEURS PIEDS NE TOUCHENT PAS TERRE? À MOINS, AUSSI, QUE NOUS AYONS LES LORGNONS SI BIEN AJUSTÉS SUR LA BASSESSE QU'IL NOUS SOIT IMPOSSIBLE DE VOIR LA GRANDEUR? DE CETTE AMÉRIQUE QUI AGONISE, PAR EXEMPLE, NE VOIT-ON PAS ÉMERGER DES FIGURES ÉPIQUES?

LE PAYS OÙ L'ON MOURAIT TROP

Si la démographie, comme le soutient Emmanuel Todd, est un indicateur infalsifiable de l'état de santé d'une société, alors les États-Unis d'Amérique sont engagés sur une pente mortelle. L'effondrement est aujourd'hui comparable au collapsus biologique de la Russie sous la Perestroïka. Il ne s'exprime pas tant par le

recul de l'espérance de vie — encore que celle-ci y soit désormais plus faible qu'en Albanie ou au Sri Lanka — que par la statistique des «morts évitables», indice d'un délabrement sociétal avancé. Selon une étude de l'université de Boston, l'Amérique perd un nombre d'habitants anormalement élevé chaque année en comparaison avec la moyenne de 21 autres

pays économiquement développés. En 2010 déjà, on était à un demi-million de morts superflues. Après la pandémie et sa gestion catastrophique dans le pays, le chiffre a dépassé le million. Dans les faits, de quoi s'agit-il? Une synthèse parue dans le *New York Times* met en évidence, entre les ravages de la drogue et les homicides, des chiffres qui ressemblent à ceux d'une guerre civile:

«En 2020, par exemple, l'Union européenne a recensé 5 800 décès par overdose pour une population d'environ 440 millions d'habitants. La même année, les États-Unis, avec une population de 330 millions d'habitants, en ont recensé 68 000. En 2021, le chiffre américain est passé à 80 000 et en 2022, à 107 000.

Selon l'Institute for Health Metrics and Évaluation, il y a 22 fois plus d'homicides par arme à feu aux États-Unis que dans les pays de l'Union européenne. Entre 2019 et 2021, le nombre total de décès par arme à feu aux États-Unis — y compris les suicides et les accidents — a augmenté de 23 %, pour atteindre 48 830 décès...»

La tendance ne date pas d'hier. Après quatre décennies de prospérité où l'Amérique incarna le confort et le bonheur de vivre, un renversement de tendance s'est produit vers la fin des années 1980. Il n'a fait que s'accroître, indépendamment des administrations successives. Depuis 2020, toutefois, la courbe devient asymptotique, comme si la Faucheuse sévissait désormais en roue libre. Les inégalités deviennent criantes. Toxicomanes et chômeurs

sans domicile envahissent les rues des grandes villes. Un peu partout, les infrastructures cèdent. Les déraillements de trains se succèdent à une cadence si serrée qu'elle en devient suspecte et personne — comme en Ohio — ne semble en mesure d'en éponger les dégâts, sans même parler de ravalements systémiques.

Au lieu d'affronter ce délabrement meurtrier des conditions de base de l'*American way of life*, l'administration s'investit dans des campagnes idéologiques — ce fut *Black Lives Matter*, puis le matraquage *woke*, puis la psychose climatique — et flambe littéralement l'argent des contribuables dans la calamiteuse guerre d'Ukraine, comme si le sort de ses propres électeurs ne l'intéressait plus. L'alliance de l'incurie et du wokisme a mis en péril jusqu'à l'ultime pilier du régime, l'armée US. Confrontée à une grave crise du recrutement, elle a dangereusement abaissé ses critères d'admission, tant intellectuels que physiques. Le colonel Douglas McGregor, qui observe le phénomène avec inquiétude depuis longtemps déjà, l'a dit sans détour dans un entretien avec Tucker Carlson: les effectifs actuels de l'US Army sont inaptes au combat.

Survenant dans un tel climat, l'étrange catastrophe de Lahaina, à Hawaii, avec ses incendies sélectifs et ses bateaux prenant feu au large, ses centaines de morts et disparus et, enfin, la mise sous clef et sous couvre-feu informationnel de tout le secteur, a persuadé nombre d'Américains que le fléau de Dieu s'était déchaîné sur eux, ou que leur propre État travaillait

à leur perte, ce qui revient au même. L'Amérique de 2023 ressemble de plus en plus au pays dévasté par le grand krach de 1929.

BARBEROUSSE

La Grande Dépression des années 30 a laissé une profonde empreinte dans la culture populaire des États-Unis. Elle a jeté sur les routes et les voies ferrées des millions d'hommes de peine sans domicile fixe, les *hobos*, errant de ville en ville en quête de boulot et d'un quignon de pain. Ces chemineaux sont entrés dans la légende grâce, notamment, aux chanteurs folk anarchistes Woody Guthrie et Pete Seeger, inspirateurs de Bob Dylan et de la génération Woodstock — avant la récupération *in corpore* de celle-ci par le show-biz.

Le militantisme social, guitare en main, était une posture emblématique de la gauche américaine. C'est exactement ce mythe qu'est venu raviver un parfait inconnu, jeune ouvrier sudiste à la barbe fleurie, en ce sombre été 2023.

Le 8 août dernier, un clip vidéo très dépouillé paraissait sur les réseaux sociaux. On y voyait cet inconnu, Oliver Anthony, dans un bois, interpréter sa chanson «Rich Men North of Richmond» («Des hommes riches au nord de Richmond») en s'accompagnant de sa guitare. Dix jours plus tard, elle avait été vue plus de 17 millions de fois. Sur le seul canal Radio WV, en douze jours, elle serait visionnée 30 millions de fois. Avant la fin août, elle dépasserait les 100 millions de vues et rattrerait la première place sur les *charts*

(hit-parade). L'histoire du show-business américain a rarement vu un tel phénomène: qu'un artiste solitaire venu de nulle part devienne du jour au lendemain la vedette la plus populaire du pays — avec les répercussions commerciales que cela suppose. Or, justement, Oliver Anthony n'avait pas de stratégie commerciale en vue. Pour les «hommes riches», dit-il, il a utilisé pour la première fois un vrai micro — se contentant jusqu'alors de son smartphone. N'importe, l'industrie du divertissement a réagi très vite. Elle lui a déroulé le tapis rouge — une offre à millions que l'intéressé a déclinée. Il s'en explique dans un manifeste poignant de franchise et de maturité:

Les gens de l'industrie musicale me regardent d'un air stupide lorsque j'écarte des offres à 8 millions de dollars. Je ne veux pas avoir six autocars en tournée, quinze remorques et un jet. Je ne veux pas jouer dans des stades, je ne veux pas être sous les feux de la rampe. J'ai écrit la musique que j'ai écrite parce que je souffrais de maladie psychique et de dépression. Ces chansons ont touché des millions de personnes à un niveau si profond parce qu'elles sont chantées par quelqu'un qui vit les mots qu'il prononce. Pas de montage, pas d'agent, pas de conneries. Juste un idiot et sa guitare. Le style de musique dont nous n'aurions jamais dû nous éloigner.

Il y livre aussi son CV:

Mon nom légal est Christopher Anthony Lunsford. Mon grand-père s'appelait Oliver Anthony, et «Oliver Anthony Music» est une dédicace

non seulement à lui, mais aussi aux Appalaches des années 1930 où il est né et a grandi. Sols en terre battue, sept enfants, temps difficiles. (...)

En 2010, j'ai quitté le lycée à l'âge de 17 ans. (...) J'ai travaillé dans plusieurs usines (...) J'ai fait les trois-huit, six jours par semaine, à 14,50 dollars de l'heure, dans un véritable enfer. En 2013, par suite d'une mauvaise chute au travail, je me suis fracturé le crâne. Cela m'a obligé à retourner chez moi, en Virginie. Les complications liées à la blessure m'ont tenu à l'écart du travail pendant six mois environ.

De 2014 jusqu'à ces derniers jours, j'ai travaillé dans la vente externe pour des usines de manufacture. Mon travail m'a amené à parcourir toute la Virginie et les deux Carolines, à faire connaissance avec des dizaines de milliers d'autres cols bleus sur des chantiers et dans des usines. Au cours des dix dernières années, j'ai passé toute la journée, tous les jours, à entendre la même histoire. Les gens sont TELLEMENT fatigués d'être négligés, divisés et manipulés.

(...) Je ne suis rien de particulier. Je ne suis pas un bon musicien, je ne suis pas une très bonne personne. J'ai passé les cinq dernières années à lutter contre la maladie psychique et à la noyer dans l'alcool. Je suis triste de voir l'état de ce monde où tous se battent contre tous. J'ai passé bien des nuits à ruminer mon désespoir à l'idée que le plus grand pays sur cette terre est en train de s'effacer rapidement...

Pour conclure par une allusion biblique:

Tout comme ceux qui erraient autrefois dans le désert, nous nous sommes éloignés de Dieu et avons laissé de fausses idoles nous distraire et nous diviser. C'est une véritable honte.

C'est presque trop parfait! Oliver Anthony est un archétype de cette Amérique déclassée, dépossédée, humiliée, mais fière et coriace, qui ne se laisse pas faire. Même pour qui n'en comprend pas un mot, l'intensité de la voix suffit: ses paroles sont portées par une sainte colère. En à peine plus de trois minutes, il réveille tous les sujets qui obsèdent l'Amérique dite «profonde»: le travail sous-payé, l'arrogance des élites, la dictature numérique, l'ineptie des politiques et même le trafic d'enfants, dans une figure de style (antanaclase) habilement amenée:

J'aimerais que les politiciens s'occupent des mineurs
Et pas seulement des mineurs
sur une île quelque part
Seigneur, il y a des gens dans
la rue qui n'ont rien à manger
Et des obèses qui siphonnent l'aide
sociale...

L'île *quelque part*, on l'aura deviné, est celle du maître chanteur Epstein. C'est ce qui vaudra à Anthony d'être immédiatement relégué dans l'extrême droite complotiste par les médias de grand chemin.

Une génération plus tôt, cette chanson eût été portée en drapeau par la gauche populaire. Encore un indice de la maladie politique dont souffre cette société (et celles qui en sont les alliées, bien entendu): la gauche populaire a

disparu. On l'appelle désormais l'extrême droite. Mais la corde est usée. Les réactions admiratives de musiciens de tous bords, blancs ou noirs, country ou urbains, montrent qu'Anthony a touché une fibre véritablement nationale. Et son immense impact populaire dit bien qu'on est au-delà de la chansonnette. Ce qui porte le succès du barbu de Virginie, c'est une vague immense, une vague que le pouvoir et les médias associés s'emploieront à ne pas voir jusqu'à ce qu'elle les balaie.

LA MÈCHE REBELLE

Le 45e président des États-Unis a été arrêté le 24 août et déféré à la prison du comté de Fulton pour s'entendre notifier son inculpation de complot contre l'ordre public. Il est accusé d'avoir conspiré dans le but d'annihiler le résultat des élections présidentielles de 2020 dans l'État de Géorgie. En d'autres termes, de n'avoir pas accepté l'issue d'un scrutin dont les irrégularités, depuis trois ans, sautent littéralement aux yeux.

Les magistrats ont cru l'humilier en lui imposant le rituel de la photo d'identité judiciaire. Mais l'ex-président a un sens inné de la communication. Il a su donner à cette tracasserie la tournure qu'il fallait pour en faire, selon *Forbes*, une «leçon de marketing».

(Eil mauvais et mèche rebelle, le *mugshot* de Donald Trump est immédiatement devenu mythique. Décliné en t-shirts, posters ou tasses à café, il lui a déjà rapporté plus de sept millions de dollars. Ici encore, comme la chanson d'Oliver Anthony, le phéno-

mène renvoie à quelque chose de plus phénoménal encore. Et c'est Tucker Carlson qui l'a résumé le mieux: l'Amérique entière sait que les inculpations successives de Donald Trump sont politiques, qu'elles ne servent qu'à lui barrer la route à la présidence en 2024 — tout en masquant les révélations qui s'accumulent sur l'effarante corruption de la famille Biden.

- **Notule.** Les agendas judiciaires des deux affaires — Biden et Trump — se recourent avec une constance troublante: chaque fois qu'un nouveau fait vient compromettre le père ou le fils Biden, une nouvelle accusation est levée contre Trump le lendemain. Par ailleurs, l'inculpation liée au refus des résultats en Géorgie tombe bien à pic. La Constitution n'interdit à aucun citoyen inculpé, ni même condamné, de se porter candidat à la présidence, *sauf* si, ayant prêté serment de protéger l'État, il s'est rendu coupable d'«insurrection ou rébellion»...

Dans cette stratégie d'obstruction, le camp démocrate, devenu le bras politique du *deep state* — et qu'il vaudrait mieux appeler la *mafia du Capitole*, tant il est vrai que les Républicains d'appareil s'accommodent mieux de la momie Biden que d'un retour de Trump — est en train de brûler tous ses vaisseaux, sacrifiant au passage la crédibilité de l'institution judiciaire. Tous ses coups se retournent contre lui. À mesure que le temps passe, la popularité de Trump remonte et les Démocrates voient

leurs chances de gagner une élection «à la régulière» s'évaporer.

LE NARRATEUR DES TEMPS TROUBLÉS

Ce qui fait dire à Tucker Carlson, encore lui, qu'ils vont finir par l'assassiner. «Regardez où mène la courbe», explique-t-il à son interlocuteur, Adam Carolla, médusé.

Les patrons de Fox News doivent amèrement regretter d'avoir mis à la porte leur présentateur vedette. Libéré de toute entrave, le journaliste a transformé Twitter/X en gigantesque porte-voix. Aucun présentateur concurrent, aucune chaîne traditionnelle ne peut même rêver d'atteindre ses records d'audience. A ses ex-employeurs, il a flanqué le coup de pied de l'âne, le 23 août dernier, en programmant sa 19e émission — une interview exclusive avec Trump — cinq minutes avant le début de «leur» débat officiel avec les autres candidats républicains. Au bout de trois heures, leur entretien dépassait les 90 millions de vues. Il en est à 265 millions au 1er septembre, sur la seule plate-forme d'origine. Ces chiffres d'audience nous font basculer dans une autre dimension. Les médias du système sont écrasés. Tucker n'entre même plus en polémique avec eux. Le personnage public et le citoyen préoccupé se confondent désormais. Le «surmoi médiatique» est mis de côté. Et Tucker lâche salve sur salve, comme si les heures lui étaient comptées.

Pour 2024, il n'a pas seulement prédit la tentative logique d'assassinat de Trump par le système désespéré. Il estime également que les néoconser-

vateurs, incapables d'avaler leur échec en Ukraine, vont pousser le pays dans une guerre frontale avec la Russie. Ce sera, entre autres choses, un moyen de mettre sous clef la population si les intimidations sanitaires et climatiques n'y suffisent pas. Cette escalade lui paraît certaine, il y «parierait sa maison». Pour l'enrayer, il offre sa tribune à toutes les voix — rares — qui réclament la paix. Avant l'entretien Trump, il avait publié l'interview mentionnée plus haut avec le colonel McGregor, une charge argumentée contre les illusions médiatiques sur la guerre en Ukraine, où l'on souligne la nécessité de mettre fin à celle-ci au plus vite. Pour l'épisode suivant (n° 20), il est allé à Budapest s'entretenir avec Viktor Orbán. 121 millions de vues au 1er septembre pour un chef d'État pratiquement inconnu des Américains! Qui leur annonce sans ambages que la guerre d'Ukraine ne peut être gagnée d'aucune manière et qu'il faut sans délai faire la paix.

Au passage, Tucker a également donné des conférences et des interviews. Il a accusé l'administration Biden de persécuter la Hongrie parce qu'elle est chrétienne. Il a d'ailleurs ajouté, dans son discours de Budapest, que la haine de l'élite américaine pour la Russie s'explique elle aussi par son christianisme, considérant que les gens qui dirigent aujourd'hui les États-Unis sont des «fous dangereux». Dans l'interview Carolla du 30 août, il en rajoute une couche sur la stupidité d'ensemble du personnel politique de Washington:

...je n'embaucherais pas un Anthony

Fauci pour quoi que ce soit d'autre que la pêche aux subventions d'État. C'est la seule chose qu'il sache faire. Je ne l'embaucherais pas pour diriger une entreprise. Je ne l'engagerais pas pour soigner mon rhume. Je ne lui demanderais pas de faire une pédicure à ma femme. Il n'est pas qualifié. En fait, ces gens n'assurent pas. C'est cela, la vérité.

Aux dernières nouvelles, Tucker aurait proposé de réaliser une interview avec Vladimir Poutine. C'est Margarita Simonyan, la directrice de RT, qui l'a révélé. Mais avant même que l'idée fût rendue publique, Tucker Carlson a été convoqué à Washington pour un entretien avec la NSA. Il lui avait suffi d'évoquer la chose avec une personne sur un canal prétendument crypté. Son compte Signal est manifestement écouté en permanence.

CODA

Un ouvrier alcoolique. Un milliardaire. Un journaliste célèbre. Qu'est-ce qui relie ces trois hommes, hormis leur combat contre l'«Amérique telle qu'elle ne va pas»? Peut-être ceci, c'est en tout cas ce qui me semble: les trois ont mis leur peau au bout de leurs idées. Leurs enjeux ne sont plus sociaux ni politiques, ils sont existentiels. Chez le chanteur, c'est évident. Chez Trump, cela l'est moins, pourtant le risque d'assassinat, dans ce pays prompt à

liquider ses présidents et ses trublions, est bien réel. S'il ne s'agissait même que de prison: qu'est-ce qui le pousse à troquer son paradis de Floride contre la perspective des tribunaux et des barreaux? Carlson enfin: lui non plus n'est pas sorti de nulle part. Il est, de par ses origines, lui-même issu de la nomenklatura américaine (et accessoirement de lointaine descendance helvétique). Il aurait pu se contenter d'occuper son créneau, de mener cette contestation en demi-teinte, à fleurets mouchetés, qui réussit si bien aux dissidents médiatiques français. Or, cette seule semaine, il a multiplié des provocations qui pourraient lui valoir de sérieux ennuis, voire lui coûter la vie. Comme de bien confirmer devant tout le public américain que c'est bien l'administration Biden qui a fait sauter le gazoduc Nord Stream! Ces trois hommes se sont débarrassés de leur personnage social. Ils ne sont plus qu'eux-mêmes, sans doublure. Ils sont portés par une énergie qui semble, hélas, pratiquement tarie chez nous en Europe: le sentiment d'une valeur commune qui les dépasse. Dieu, la patrie, la nation, l'intérêt commun, peu importe. Car il y a encore un *duende*, un démon de l'accomplissement, chez les Américains. C'est cela, et cela seul, qui pourrait les sauver de l'effondrement.